

LE

MÉNESTREL

Le Numéro : 0 fr. 30

MUSIQUE ET THÉÂTRES

HENRI HEUGEL, Directeur

Le Numéro : 0 fr. 30

Adresser *FRANCO* à M. HENRI HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 bis, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, Musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

I. Bacchus dans la mythologie et dans l'opéra de Massenet (10^e article), AMÉDÉE BOUTAREL. — II. Les concours du Conservatoire (2^e article), ARTHUR POUJIN. — III. Nouvelles diverses, concerts et nécrologie.

MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de PIANO recevront, avec le numéro de ce jour :

CANTABILE

de CH.-M. WIDOR, transcription de I. PHILIPP. — Suivra immédiatement : *Soir de mai*, valse d'ALBERT LANDRY.

MUSIQUE DE CHANT

Nous publierons samedi prochain, pour nos abonnés à la musique de CHANT :

VIATIQUE

nouvelle mélodie de THÉODORE DUBOIS. — Suivra immédiatement : *L'Hôte suspect*, n^o 11 des *Rouges et Noires*, de MAURICE ROLLINAT.

BACCHUS dans la mythologie et dans l'opéra de MASSENET

X. — *Bacchus dans les Indes*, d'après *Catulle Mendès et Massenet*. — En l'année 327 avant notre ère, pendant la saison d'été, Alexandre et son armée, parvenus au confluent du Kophen et du Choaspes, remontèrent le cours des eaux vers le nord et se

puisque le dieu lui-même a fondé cette cité, l'a aimée et l'a consacrée à son culte en voulant qu'elle fût pour lui comme une autre patrie, nous respecterons son enceinte, nous ne détruirons pas ses palais. Venus du pays des Hellènes, nous avons suivi les

Cortège de Bacchus et d'Ariane (*Denkmäler der alten Kunst*).

trouvèrent bientôt en vue d'une ville agréablement encadrée de montagnes, au milieu d'un site pittoresque et charmant. Le héros macédonien pouvait être tenté de prendre possession de cet heureux coin de terre où déjà ses soldats se promettaient les profits d'un pillage facile et quelques jours de repos. Plusieurs messagers lui apportèrent de différents côtés des présents magnifiques. Il les refusa, disant qu'il préférerait la guerre. L'un d'eux pourtant, vêtu comme un pontife, se déclara l'envoyé d'une ville appelée Nysa dont il

Bacchus voyageant dans les Indes, monté sur un chameau (*Denkmäler der alten Kunst*).

conta l'histoire en quelques mots. Alexandre changea aussitôt de visage et prononça ces paroles avec une expression d'orgueil tempérée de bonté : « Nysa !... Puisque ce nom grec de Nysa fut apporté jusqu'ici par Dionysos, ainsi que vous l'assurez ;

voies triomphales ouvertes à travers l'Asie par le cortège de Bacchus ; partout où il a passé, nous passons ; il nous protège, il nous garde, nous réjouit aussi. Nous sommes vos amis, vos alliés. Souvenez-vous seulement que vous avez vu Alexandre et qu'Alexandre a été clément pour vous. »

Ainsi, le plus grand homme de guerre de l'antiquité découvrit aux confins mêmes de ses pérégrinations, tout près de l'Indus qu'il devait redescendre jusqu'à la mer Erythrée, un souvenir très vivant du Bacchus indien dont il prétendait suivre

les traces et dont il adopta la pompe et le costume en naviguant sur le fleuve pendant les jours de relâchement et de voluptueuses folies.

Bien au delà de l'Indus, en s'éloignant vers l'Est, s'étend la

vaste région du Népal, au long des contreforts de l'Himalaya. C'est là, dans le pays des Sakias (les Puissants), où règne Amahelli, que Bacchus fait irruption à la tête d'une foule d'Ægipans, de Faunes, de Satyres et de Bacchantes dansant et chantant. Catulle Mendès a recherché ici le contraste entre l'Inde calme, immobile et méditative, et la cohorte des étrangers bruyants qui outragent dès l'abord le Bouddha en aspergeant de vin son image et en opposant aux fades délices du Nirvana l'ivresse bestiale qu'ils préconisent. Toutefois, le cortège du dieu renferme d'autres éléments plus nobles que cette vulgaire cohue ; on y voit des prêtresses agitant de longues banderoles de pampres et de lierre et faisant brûler des parfums, des guerriers aux belles armures déjà semblables à celles que l'on endossera plus tard à Platée et aux Thermopyles, des ménades lydiennes et de la Thrace, nommées Bassarides à cause des longues tuniques (*bassaræ*) dont elles sont vêtues, des chanteuses ayant au bras des lyres, des danseuses portant aux chevilles de sonores bracelets munis de clochettes, enfin des vigneronniers prêts à marquer la limite des terrains conquis par le maître, au moyen de ceps qu'ils enfoncent dans le sol comme des lances.

Au milieu de cette pompe triomphale, Bacchus est debout en robe pailletée d'or, sur un char trainé par des fauves harnachés de fleurs. Il tient en main le thyrsos. A ses pieds, Ariane est couchée sur un léopard endormi. Il jette au peuple des Sakias son salut, victorieux appel :

Mortels ! la vie est dans le monde !
Le blé mûrit au champ, et la vigne au ravin.
Par Cérès et Bacchus, par le pain et le vin
Mûrit l'humanité féconde.
Mortels ! la vie est dans le monde !...

Massenet a noté dans une forme très libre cette strophe et les trois suivantes qui en développent la pensée. Il faut oublier un peu les contingences par lesquelles une représentation à l'Opéra de Paris est toujours refroidie, et se figurer ce fragment tel que l'imagination peut le concevoir, interprété par un artiste suffisamment libre et bien entouré pour ne pas craindre d'ajouter aux phrases chantées la vibration enthousiaste, l'étincellement intense, le coup d'aile noble et fier qu'elles comportent. Inutile d'ajouter que s'il est à peu près impossible de mettre en bonne perspective musicale, sur notre première scène lyrique, ce vaste ensemble de mélodies irrégulières, ces quatre couplets entraînants qui préparent peu à peu l'explosion finale, la faute n'en est pas à M. Muratore ; il a fait ce qu'il était possible dans un milieu où bien souvent les morceaux n'arrivent pas à produire l'entière impression dont ils sont susceptibles ; sa personnalité demeure entièrement hors de cause.

Après son beau salut au monde, Bacchus ne résiste pas à la douce attirance d'amour de la femme mortelle, sa compagne. Nous avons déjà constaté le charme séduisant de cette scène ; elle est parmi les plus inspirées à détacher de l'œuvre de Massenet. Vient ensuite, formant contraste, un intermède orchestral destiné à peindre une bataille entre des hordes sauvages de demi-hommes remplissant les forêts et l'armée que Bacchus et Ariane entraînent en répétant à deux ces mots fatidiques :

Vivants !... la joie est dans le monde !

A ce cri, vain présage de victoire, a répondu l'entière défaite. Les combattants du fils de Zeus, affaiblis par leur vie dissolue, chancelants après de trop longues libations, n'ont pas résisté au premier choc de leurs ennemis. La bestialité vigoureuse a vaincu l'humanité privée de tout ressort par l'excès même de ses débauches. Bacchus et Ariane se sont évanouis sur des monceaux de cadavres, près des débris de leur char fracassé. La reine Amahelli, suivie d'un prêtre de sa religion, parcourt pendant la nuit avec des torches ce champ des morts et des mourants. Elle s'arrête près d'Ariane. Celle-ci s'éveille, touche Bacchus qui se dresse sous cette caresse, éclairé par un rayon de lune. Il voit le désastre sans en accepter l'humiliation. Seul, debout dans les ténèbres universelles, « beau comme une déesse et superbe comme un dieu », il entonne son cantique de vaincu débordant d'allégresse :

L'homme a perdu sa force et le char son essieu....
Quel fut votre dessein, Nécessité profonde ?
Puisqu'il souffre, avili, pour la beauté du Monde,
Zeus immortel ! ton fils va-t-il devenir dieu ?

Devenir dieu !... Bacchus paraît n'entrevoir encore que vaguement ses hautes destinées, mais il pourrait tout au moins partager un trône sur la terre si telle était sa volonté. Amahelli le contemple extasiée et ravie. « A mort ! » s'écrie le prêtre. « Non, qu'il soit prisonnier ! » prononce Amahelli. Bacchus n'oppose aucune résistance ; il baise Ariane au front, la replace parmi les débris et s'éloigne dans la clarté, serré de près par les soldats. L'orchestre nous remémore à cet instant le chant bien connu qui respirait naguère confiance et fierté, morne maintenant et douloureusement expressif. Ensuite, dans la nuance la plus délicate de pianissimo, est soupilé le thème en *la* bémol des ferveurs d'amour. La reine indoue, mordue par une atroce jalousie en voyant Ariane si belle et en la sachant épouse, l'abandonne à son sort, comptant bien qu'elle va mourir de ses blessures.

Le drame s'oriente vers sa conclusion au début du troisième acte, après plusieurs diversions. Dans le palais des Sakias, les jeunes filles, en vain conviées au recueillement, préfèrent à la méditation les rêves espiègles de la jeunesse. C'est l'occasion, pour Catulle Mendès, de montrer que l'on n'a pas tort de le ranger dans la lignée des grands poètes de la Pléiade, car il sait parer de rimes parnassiennes riches et somptueuses des pensées évocatrices de fraîches images.

Peu soucieuse d'anéantissement et de Nirvana, l'aimable nonne Kéléyi babille en secret à l'oreille de ses compagnes :

Pourtant, vois à l'orée	L'abeille a bu, posée,
Rire l'herbe dorée	La goutte de rosée
Sous les grelots tremblants	Qui vacille au pistil
De muguets blancs....	Du bleu myrtil....
Ah ! Dans l'heure vermeille,	
Connaitre la douceur	
Légère d'être abeille !...	

On devine, sous ce langage empreint d'une tendre sympathie pour les êtres et les choses, une persistante obsession d'amour dont le culte de Bouddha n'a pas préservé ses prêtresses. Épié par l'une d'elles, un couple égaré sous les branches nous vaut ces vers exquis :

Car il semblait qu'il vint du ciel,
En leur murmure sans paroles,
Comme des frissons de corolles,
Et des bruits de gouttes de miel.

Ce sont là charmants propos ornés d'une tout aimable musique.

Moins innocentes sont les préoccupations d'Amahelli. Elle s'écrie, douloureusement songeuse :

Ah ! quand le Tentateur, qui semble Indra fait homme,
Paraîtra si beau devant nous,
Le frapperai-je au front, comme un bœuf qu'on assomme,
Ou tomberai-je à ses genoux ?

On s'explique une pareille angoisse quand Bacchus est amené devant ses juges. Le dieu pouvait-il manquer de subjuguier une mortelle, même souveraine par la puissance et la beauté ? Le voici ; ses chaînes tombent comme par magie. Pendant l'interrogatoire, ses réponses, rehaussées d'une musique figurative d'un attrait discret, redoublent l'égarément de la femme dont il est le prisonnier et qu'il fait son esclave :

Dis ton nom ? — Du vent clair, d'un bruit de tympanon,
Du rire, du soleil, de la douleur bannie,
Fais des lettres, joins-les en sonore euphonie.
Et ce sera presque mon nom.
Ton pays ? — Elle est rose entre la mer sans rides
Et le Tmolus fleuri, la ville aux nobles jeux
D'où l'on voit le Taygète et l'Olympe neigeux,
Délicieux séjour des muses Piérides.

Cette langue tissée d'images, qui bouleverse Amahelli, n'a que peu d'action sur les prêtres indous. Bacchus est condamné au gibet. Il répond à la sentence et aux cris furieux du peuple par son immortel défi d'allégresse :

Du meurtre de la nuit, c'est le matin qui sort ;
Hors du tombeau la vie abonde.
Vivants, la joie est dans le monde !

Haletante, la reine est incapable de se maîtriser plus longtemps. En proie à une crise de passion, elle chasse les pontifes et tous les témoins de la scène. Restée seule avec Bacchus, elle se jette à ses pieds, elle s'offre à lui, l'adjure de donner ses ordres à sa « royale servante ».

Ici se place un ravissant *cantabile* qui vaut les plus belles pages auxquelles Massenet doit sa gloire et son haut renom. On aurait peine à trouver nulle part une expression musicale de l'abandon dans l'amour et dans la volupté, plus suave et plus enveloppante que celle dont ces jolis vers ont provoqué le doux essor :

Je t'appartiens, vainqueur des nuits !
Matin ! lumière illimitée !
Sous ton geste auroral, je suis
De l'ombre au ciel ressuscitée !
La mort m'obsédait. J'ai guéri
De la mort. Par ta claire grâce,
Tel qu'un sombre rêve s'efface,
Tout l'obscur moi-même a péri.
J'étais comme un hiver de glace,
Je suis comme un été fleuri.

Amahelli est désormais en servitude sous le joug de Bacchus. Pour lui complaire elle foule aux pieds les lois, les traditions, les coutumes de son pays. Pour un baiser sur sa main, elle consent à remplir des fonctions serviles auprès d'une femme souillée de boue et de sang qui arrive en se traînant à peine, blessée et lasse, à travers les galeries du palais. Cette femme, Bacchus l'a reconnue :

Oui, délice et vertu, caresse et vrai serment,
Bronze et liane,
C'est la beauté, l'amour, l'entier ravissement,
C'est Ariane !

Amahelli déjà l'avait devinée. Sa haine jalouse éclate, aussitôt refrénée. En face de cette Hindoue égoïste et furieuse, Ariane éprouve un besoin touchant de sacrifice. Ses sentiments se manifestent dans un fragment très dramatique, *Ne me faites pas grâce*, une des pages dont la déclamation chantante et passionnée impressionne le plus profondément. La reine est liée de mille liens par la tyrannie de son penchant ; elle se soumet, elle se tait, mais n'abjure pas sa vengeance.

(A suivre.)

AMÉDÉE BOUTAREL.

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE

CONTREBASSE

C'est un fait assez singulier que l'enseignement de la contrebasse, cet instrument si utile, qui, par son rôle et sa puissance, est la base et comme le régulateur de l'orchestre, n'existe au Conservatoire que depuis quatre-vingts ans. C'est seulement, en effet, en 1827, qu'une classe de contrebasse fut créée à l'école, dont le premier titulaire fut un excellent artiste nommé Pierre Chénié, qui, en même temps qu'il était contrebassiste à l'Opéra, tenait l'orgue à la Salpêtrière et se distinguait comme compositeur de musique religieuse. Membre de la Société des concerts et de la Chapelle-Royale, Chénié, mort jeune encore en 1832, eut pour successeur Chast, qui, à sa retraite, fut remplacé par Labro aîné (1853). La classe, toujours très brillante, ne périclita pas lorsqu'en 1882 elle passa aux mains de Verrimst, qui la conserva jusqu'à sa mort, en 1893. Alors, il faut bien le dire, le successeur de Verrimst, Viseur, qui était un excellent musicien et un maître de chapelle habile, mais qui avait, sur la façon d'enseigner la contrebasse, des idées au moins bizarres, fit tomber la classe de contrebasse dans une médiocrité terrible. Il s'occupait peu — trop peu — de la justesse chez ses élèves, et il avait, sur le maniement de l'archet, des principes tels que, grâce à l'application de ces principes, l'énergie et la sonorité de l'instrument disparaissaient complètement. C'était un désastre, et, pour ma part, sans vouloir porter tort à ce très brave homme de professeur, j'étais bien obligé, chaque année, de constater les effets funestes de son enseignement pour le recrutement de nos orchestres. Depuis que M. Charpentier a succédé à Viseur, la classe a retrouvé son ancien éclat, et peu d'années ont suffi pour remettre les choses au point.

Cette année encore, la classe, heureusement reconstituée, a fait ses preuves. Elle présentait au concours huit élèves, dont quatre

prix des deux années précédentes, ce qui suffit à donner une idée de la valeur de l'épreuve. Le morceau de concours était le premier *allegro* d'un *concertstück* d'Em. Storch, un compositeur qui, je l'avoue, m'est complètement inconnu ; le morceau à vue était écrit par M. Auzende.

Trois premiers prix ont été décernés, à MM. Dumont, Leuliet et Juste. M. Dumont a de bons doigts et ne manque pas d'habileté. On voudrait chez lui un son plus ferme et plus corsé. — M. Leuliet a des doigts exercés, de l'acquit, de la sûreté et de la fermeté dans une exécution d'un bon ensemble. — Bien que nommé le dernier, M. Juste est celui que je préfère. A la bonne heure, voilà une sonorité mâle et pleine, grâce à une belle tenue d'archet ; avec cela des doigts solides, un excellent phrasé et un jeu d'une incontestable supériorité.

Un second prix, peut-être un peu précoce, à M. Béghirs, dont l'exécution néanmoins est intéressante et mérite des éloges, et un premier accessit, à l'unanimité, à M. Godebert, qu'une bien légère distance sépare de son camarade. Il n'y a pas eu de second accessit.

J'ai regretté l'échec, à mon sens immérité, de M. Herson-Macarel, qui n'a pu atteindre le premier prix qu'il convoitait. Ce jeune homme réunit un ensemble de belles qualités : un bon phrasé, un mécanisme expérimenté et un archet très habile.

ALTO

Classe toujours, toujours excellente, grâce à son excellent professeur M. Laforge. Elle avait été un peu écrémée l'an dernier par les récompenses (trois premiers prix), ce qui ne l'a pas empêchée de présenter cette année cinq élèves presque tous excellents. Le morceau d'exécution était un *Poème* (?) de M. Eugène Cools, à qui l'on doit aussi le morceau de lecture, — pas beaucoup plus intéressants l'un que l'autre.

Un brillant premier prix à M. Barrier, dont il faut louer l'acquis, la sûreté, le joli son et le jeu très habile. Ce serait parfait si le charme se joignait quelque peu à ces qualités.

Deux seconds prix, à M. Mayeux et à M^{lle} Desnoyers. Chez M. Mayeux un mécanisme remarquable, une belle justesse, un archet très souple ; ensemble d'exécution excellent. — Chez M^{lle} Desnoyers un joli son et un jeu aimable. Des qualités indéfinies qui réclament encore un travail solide et sérieux.

Deux premiers accessits, à MM. Chantome et Parmentier, qui, l'un et l'autre, me paraissent mériter mieux. Le jeu solide et sûr de M. Chantome se distingue par une justesse parfaite, des doigts excellents et un bon bras droit. — Quant à M. Parmentier, il me paraît avoir l'exécution la plus personnelle de tous le concours. Justesse et sûreté, expérience et habileté, doigts superbes, archet excellent ; en somme, un jeu plein de souplesse et d'élégance, auquel je reprocherai seulement l'abus du *vibrato*, cette plaie de nos jeunes artistes.

Il n'y avait plus de place pour un second accessit. Il n'a donc pas pu en être décerné par le jury, qui comprenait, pour les trois concours de contrebasse, alto et violoncelle, les noms de MM. Gabriel Fauré, président, Édouard Colonne, André Hekking, Salmon, Liégeois, Jacques Thibaud, Alfred Bruneau (1^{er} prix de violoncelle de 1876), Louis Bailly, Henri Casadesus, René Julien, Eugène Cools et Chavy.

Mais les décisions de ce jury ont eu de nouveau le malheur de déplaire à certains des assistants, et on vit alors se renouveler le chahut de la veille et les récriminations bêtes et grossières qui finissent vraiment par se renouveler avec trop de fréquence. Qu'en est-il résulté ? Qu'à la fin de la journée, et avant de donner connaissance des résultats du concours de violoncelle, M. Fauré a adressé à l'assistance un simple petit speech ainsi conçu : — « En raison de ce qui s'est produit hier et ce matin, je prévient les invités ici présents que s'il s'élève la moindre protestation au sujet des décisions du jury, la séance sera levée immédiatement et les résultats du concours ne seront affichés que demain au Conservatoire. » Et vous pouvez croire que les mécontents, s'il y en avait encore, se le sont alors tenu pour dit et n'ont pas eu l'envie de recommencer. Il suffit de cela pour mettre un terme à l'indécence de braillards mal élevés, à qui l'on fait l'honneur de les recevoir et qui se conduisent comme des portefaix.

Ceci me conduit au concours de

VIOLONCELLE

que l'on peut considérer comme l'un des plus brillants de la série. Si brillant que le jury (et l'on ne saurait le blâmer cette fois de sa générosité) a cru devoir, sur dix-huit concurrents, distribuer quatorze récompenses, dont quatre premiers prix et trois seconds, avec six premiers accessits et un second. Encore faut-il dire que les quatre concurrents qui n'ont pu prendre leur part du festin n'avaient pas, en somme, démérité, et qu'ils étaient victimes de la supériorité générale